

# ...et si nous retournions en Oranie !

## ET VOILA FAIDHERBE

Avant de nous y rendre, je vous convie à emprunter le chemin des écoliers, celui que nous arpentons tous depuis notre exil : un chemin sentimental à vrai dire puisque l'autre, le vrai, nous ne pouvons plus le fouler...

Au soir d'une longue existence, dans la mesure du possible et sans autre prétention que d'entretenir une certaine flamme, ma raison d'être, désormais, c'est d'évoquer le pays perdu et rien d'autre. J'ai laissé notre terre derrière mes pas, et lorsque je me retourne, en dépit du temps qui court mais n'efface rien, je la revois telle que je l'ai quittée. C'est pour moi et, je crois, pour la plupart d'entre vous, dans cette société insipide qui est la nôtre maintenant, une aide morale précieuse, immensément riche. C'est toujours avec joie, une joie doublée bien sûr d'une certaine tristesse et d'une colère inapaisée, que je me mets à ma table de travail, afin d'égrener le chapelet des images qui ont été les nôtres depuis le berceau jusqu'au jour terrible et cruel du départ à jamais.

« **Malheur, a dit le poète, à l'homme qui n'a pas un village dans son cœur !** » Rappelant cette forme d'amour à l'endroit du berceau, du foyer, du clocher, du champ de repos, un politique de la V<sup>e</sup>, dans un message à la Conférence Européenne des Pouvoirs Locaux à propos de la Réforme régionale, à Strasbourg pour être précis, enchaîna : « **Malheur aussi à qui n'y trouve pas une province !...** » Partant de ces deux citations, de ces deux objectifs jugés logiques pour les habitants de l'Hexagone, pour tout citoyen attaché à son terroir, qu'il me soit permis derechef, avec encore plus de force, de dénoncer les parjures qui ont offert délibérément à une poignée de bandits de grands chemins ces lieux que quatre et même cinq générations des nôtres ont créés de toutes pièces, au prix de rudes efforts, de larmes et de sang ; d'évoquer ces cités en pleine croissance, fières, ardentes à l'ouvrage, ces villages vivants et vibrants dans tous les domaines, ces provinces aux structures extraordinaires qui ont tellement surpris le voyageur, ce ciel, ce soleil qui étaient notre bonheur de vivre.

C'est pour vous, enfants qui cherchez à savoir, à comprendre le pourquoi de votre séjour ou de votre naissance ici, pour vous mes "fans", comme on me l'écrit, qui vous précipitez sur notre "Echo" lorsque le facteur l'apporte au foyer, que j'essaie d'offrir un sujet de méditation et des questions à poser à vos parents, afin que vous puissiez vous imprégner de leur passé et lui être fidèles dans le souvenir. Car nulle page de notre Histoire, qui fut un bel exemple, ne doit être tournée.

« **Malheur à l'homme ! ! !...** » C'est vrai, et chaque jour qui fuit et nous rapproche de l'éternel voyage nous fait davantage regretter ce que nous avons perdu. Ce que l'ON nous a volé. Certes, nous les avons sans cesse dans notre cœur ces chères images de notre existence là-bas, mais avec une indéfinissable tristesse, avec un profond chagrin. Avec aussi le mépris, chaque jour plus accru, à l'endroit des responsables de notre exil et de ses conséquences.

Un dernier mot au sujet des deux citations rappelées plus haut ou plus exactement de leur auteur : Chaban-Delmas. Alors qu'il venait d'être nommé Premier Ministre, Chaban-Delmas crut devoir s'adresser à nous. « Je n'ai pas oublié que j'ai été partisan de l'Algérie Française, et à ce titre il m'appartient de me pencher sur le sort des rapatriés. Ils ont droit à réparation, et à cet égard je tiendrai cette promesse. » C'était il y a huit ans. Quelques mois plus tard il dénonçait les "fortunes impures", les nôtres bien sûr. Sans commentaires.

\*\*\*

Elles étaient larges, belles et bien entretenues nos

routes, et à chaque mètre elles étaient en mesure de nous raconter notre Histoire. Celle de la conquête et des soldats, laboureurs et bâtisseurs, de nos pionniers, de nos ingénieurs et ouvriers les ayant mieux ouvertes, au fil des années, à une meilleure circulation et à toutes sortes de contacts humains. Ce jalonnement est aussi à mettre au crédit des restaurateurs des sols et des planteurs d'arbres, afin d'humaniser une terre abandonnée depuis des siècles aux caprices du temps et aussi à ceux des nomades et de leurs troupeaux.

C'est à l'Est de Tiaret, à cinq kilomètres seulement, au pied du Djebel Gueboul, à 1 000 m d'altitude, un peu à l'écart de la Nationale 14 conduisant vers l'Algérois et de la voie du train des lentilles, que ce village a été édifié, tout à côté de la célèbre Jumenterie dont plus d'une fois il a été question dans mes souvenirs. Durant quatre lustres, il fit partie de la commune mixte de Tiaret, puis fut rattaché administrativement à la commune chef-lieu et un adjoint en fut le représentant élu. C'était vraiment un tout petit centre dont le nom évoque le souvenir d'un général de la grande époque de la pénétration du Soudan et du Sénégal, et aussi son sens de la manœuvre et son héroïsme après Sedan, à la tête de l'Armée du Nord, en 1870-71. C'était aussi le nom d'une artère de notre chère et bonne ville d'Oran : elle partait du début de l'avenue All-Chekkal et aboutissait au Front de Mer ; la statue de Faidherbe, d'un seul bloc de pierre, qui s'élevait au centre d'un jardinet, a rejoint la France, mais j'ignore où elle a été réinstallée.

\*\*\*

Dans ce petit village de Faidherbe, un hameau à vrai dire, n'existaient ni chapelle, ni champ de repos, ni école, en raison de la faible distance qui le séparait de Tiaret ; mais sans doute aussi parce qu'il n'y comptait qu'à peine 50 habitants noyés dans la masse autochtone de 450 âmes. La messe dominicale appelait au chef-lieu les fidèles, et les enfants y allaient aux écoles à vélo, même lorsqu'il neigeait. Pas de commerce non plus, mais un certain acharnement au travail qui fut un exemple pour les musulmans qui se contentaient auparavant du peu que produisait le "grattage" de leurs terres. « **Enfin, Malherbe vint...** », c'est le cas de le dire, et le blé et l'avoine, dans des terres travaillées, retournées, engraisées vinrent apporter plus de bien-être dans toute la communauté vivant dans l'harmonie la plus parfaite. L'eau ne manquait pas, surtout celle du ciel, des cultures d'appoint permirent d'améliorer l'économie de ce petit centre. Un peu de vigne aussi, donnant un vin à fort degré, devait parfaire le rendement du dur labeur de la terre, sans pour autant justifier le jugement relatif aux fameuses "fortunes impures" de l'acrobate que vous savez. Et c'est à l'heure où tout un chacun pensait à l'avenir de ceux appelés à prendre le flambeau, que le **VERBE** hum ! — souleva pour s'en servir un peuple tout entier, pour le rejeter ensuite avec dédain, au mépris de toute loi humaine, de cette loi qui n'a pas besoin d'être promulguée pour être respectée.

\*\*\*

Au fil des ans, ce village fut administré par les Couffin et Garraud, en qualité d'adjoints spéciaux, et lorsqu'il fut rattaché à la commune de Tiaret, ce fut M. Richarme, père, qui le représenta au sein du conseil municipal du chef-lieu et ce jusqu'à l'heure cruelle de la braderie. Disparu en 1973, il dort de son dernier sommeil à Sartène, en Corse, où l'un de ses enfants, Roger, fonda et dirigea en qualité de président jusqu'en 1976, la Coopérative d'approvisionnement de cette cité ; il est aujourd'hui vice-président de la Cave-Coopérative de l'endroit. Voilà un bel exemple de capacité, de ténacité, de

volonté ardente caractérisant les descendants de nos pionniers.

\*\*

C'est en 1946 que fut créée à Faldherbe l'une des premières coopératives agricoles du secteur de Tlaret. Elle a fonctionné jusqu'à l'heure de l'adieu, et j'ai oui dire que la production de cette douloureuse année 1962, fort belle, n'aurait pas encore, à l'heure présente, été réglée à tous les coopérateurs. Tous ces terriens s'étaient groupés à l'effet d'acquérir le matériel agricole nécessaire à une meilleure mise en valeur de la terre, qui comprenait entre autres matériels des moissonneuses-batteuses, des tracteurs à chenilles, des charrues à disques...

Roger Richarme était donc qualifié pour opérer en Corse et démontrer son savoir et ses facultés d'organisateur. Son frère Fernand, ancien pilote militaire, fut l'un des derniers moniteurs instruisant sur le terrain d'aviation civile qui existait sur le territoire de ce village. Aujourd'hui, ne pratiquant plus, il a planté sa gaitoune au pays de ses ancêtres en Savoie. Il me faut aussi citer un autre enfant de ce village, appartenant à l'une des familles ayant participé à la fondation de Faldherbe : M. Boubay, dont je regrette de ne pouvoir indiquer le prénom. C'est en décembre 1942 que je l'ai rencontré pour la dernière fois, à la caserne Colonieu de Mostaganem. Mobilisé dès le débarquement américain de novembre 1942, incorporé à la 5<sup>e</sup> Cie du glorieux 2<sup>e</sup> R.T.A., régiment qui fournit d'importants renforts à destination de la frontière tunisienne, il disparut au cours des terribles combats des 30 et 31 janvier 1943, au col du Faïot, entre Sidi-Bouزيد et Sfax. « Mort au champ d'honneur », selon l'expression consacrée. Pour qui ? Pour quoi ? — lorsqu'on mesure le chemin de notre existence depuis que le maximum d'hommes valides de notre Algérie avait été envoyé dare-dare à la frontière ?... Passons...

C'est au cours de ces mêmes combats sanglants que fut fait prisonnier le dernier maire de Diderot, M. Roux-Paris, enfant de Palat, et c'est par miracle, comme on

me l'a écrit, qu'en a réchappé l'un de mes fidèles correspondants retiré dans la région de Toulouse, ancien directeur de l'école de Misserghin, M. Bigrand. Parmi la cinquantaine d'habitants européens de l'endroit, il convient de citer les professions autres que terriennes, et dans le lot les postiers qui s'y succédèrent, les Favre, Busch et Mme Yvars, puis les gardes champêtres Keller, Millot, Romero, Adler, unique force publique d'un calme village où tout était et allait pour le mieux dans les rapports de la population, jusqu'au jour où la rébellion s'étendit pour devenir en certains endroits, et tout particulièrement dans ce vaste secteur de Tlaret, une sorte de guerre en dentelle... pour ceux appelés à la combattre. Ce n'est pas tout, il y avait aussi une gare à Faldherbe, qui fut dirigée par M. Bru, puis M. Corredor. Une gare pas comme les autres, qu'il convient de mettre en vedette avant de clore ce chapitre : la gare du train de l'alfa. Au cours des années 30 et antérieures, avant même que le village ne prit forme, le train des lentilles provenant de Trumelet y faisait halte, et un alfatier du nom de Berros y faisait charger ou entreposer sur une voie de garage des wagons de balles d'alfa en provenance du Sud-Est oranais. Ces wagons étaient dirigés sur Mostaganem, puis le chargement en question était embarqué sur des navires à destination de l'Angleterre où il était transformé en pâte à papier. Tous les habitants de la région vous diront que ces wagons et parfois les stocks entreposés sur le terre-plein de la gare brûlaient très souvent, et ce fait par trop renouvelé avait fait une singulière renommée au propriétaire de cette marchandise et partant à sa station que l'on appelait désormais la gare des... foyers et non plus de Faldherbe.

Un dernier mot pour signaler une autre curiosité de ce village : Mmes Richarme, Favre, Clavel et Barrachin étaient sœurs, ce qui explique, peut-être, l'harmonie qui était le propre de l'endroit et de l'esprit de famille qui y régnait. Enfin, parmi les autres habitants, les familles Garcera et Carbone étaient les seules d'origine.

**François RIOLAND.**